

## L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Puis il baissa la main de la jeune femme, alluma son cigare et disparut.

Cependant Berthe s'était levée; elle mit en souriant son bras sur celui du clerc.

—Le colonel a raison, dit-elle en faisant quelques pas vers la chambre à coucher; nous avons oublié le véritable but de votre visite, et je crois qu'il est temps de se le rappeler.

Lambertin regarda la pendule.

—C'est d'autant plus important, répondit-il, qu'il est déjà neuf heures et qu'il sera bientôt temps que je retourne à Saint-Nicolas.

—Eh quoi! vous songez à nous quitter?

—Il le faut bien.

—Vous devez mener une existence bien ennuyeuse dans ce gros bourg, où il n'y a pas de distractions?

—C'est vrai! mais Marseille est si près.

—Vous y venez souvent?

—Quelquefois seulement, le dimanche.

—Vous avez des amis?

—Fort peu.

—Fort peu.

—Une maîtresse, au moins? interrogea la jeune femme avec un regard qui éblouit Lambertin.

—Moi! fit ce dernier, en baissant instinctivement les yeux sous l'audace de ce regard.

—Eh! pourquoi vous en défendre? A votre âge, beau garçon comme vous l'êtes, c'est bien naturel.

—Je vous jure...

—Oh! je ne veux pas être indiscret. Je ne vous demande pas de confiance, mais je suppose que les jeunes gens de Marseille ne diffèrent pas, sur ce point, des jeunes gens de Paris. Est-ce que vous connaissez Paris?

—Non, mademoiselle.

—Eh bien, il faut y venir. Tenez, je serais heureuse de vous y piloter. Dès que je vous ai vu, vous m'avez plu tout de suite... Je ne devrais pas dire cela... Mais je suis franche, et je dis toujours ce que je pense.

—Oh! vous êtes bonne, et j'aime à vous contempler. Votre voix est caressante, et j'aime à vous entendre.

—Eh! mais cela ne m'offense pas.

—Jamais encore, poursuivit Lambertin qui, peu à peu, se grisait de ses propres paroles, jamais je n'ai rencontré tant de beauté unie à tant de grâce; c'est comme un monde nouveau qui s'ouvre devant moi... une révélation de la femme, et maintenant que je vous ai vue, il me semble que je vais être bien seul et bien abandonné dans la solitude où j'ai vécu jusqu'à ce jour. Oh! si c'était possible...

Tout en parlant de la sorte, le jeune clerc avait pris la main de Berthe et la serrait dans les siennes.

—Quoi donc?

—Tenez... je vous aime... à en perdre la raison...

—Mais, ce n'est pas défendu, cela...

—Une femme est toujours heureuse qu'on la trouve jolie et qu'on l'aime. Voyez-vous, continua-t-elle, dans la vie que nous menons, nous autres femmes, nous sommes entourées d'hommes qui nous aiment ou qui nous le disent, mais toute notre existence se passe le plus souvent à attendre celui que nous devons aimer nous-mêmes. Et moi sur-tout...

—Vous, mademoiselle, vous! dit Lambertin qui gardait la petite main que Berthe ne pensait pas à lui retirer.

—Oui, moi! répondit-elle; j'aurais voulu rencontrer sur mon chemin un homme jeune, beau, aimant, sincère sur-tout et qui m'aimât avec toute l'ardeur d'un cœur qui ne s'est pas gâché! Si j'avais rencontré cet homme...

—Qu'auriez-vous fait?

—Ah! je lui aurais donné tous les trésors de tendresse et d'amour que j'ai amassés, en avare, sans jamais les donner à personne, de peur de n'être pas comprise. Mais cet amant-là...

—Si vous vouliez!... hasarda Lambertin en devenant rouge de timidité et d'audace; je vous aime tant!

—Oui, vous l'avez dit déjà, et je vous crois. Cela me fait même du bien de vous croire. Vous ne mentez pas, vous, du moins. Ah! si vous n'étiez pas attaché à cette province!...

Lambertin avait pris les deux mains de la jeune femme, et il les couvrait de baisers ardents. Son œil était allumé et plein d'affluves. Une audace inouïe éclatait maintenant sur son front et il s'oublia un moment jusqu'à entourer de son bras la taille souple de Berthe.

Celle-ci semblait troublée; pour tout dire, elle n'était pas éloignée de trouver le jeune clerc fort à son goût.

Toutefois, elle essaya de le repousser, mais si faiblement...

—Voyons, voyons, monsieur Lambertin, dit-elle, je vous en prie, finissons. Où cela me conduira-t-il puisque je pars demain?

—Je vous suivrai!

—A Paris?

—Partout où vous voudrez.

—Mon Dieu, je ne demande pas mieux! car je suis faible, moi aussi.

—Mais vous m'aimez.

—Et si je ne vous aimais pas, est-ce que je vous aurais abandonné mes mains, est-ce que je me serais ainsi livrée à vos baisers?

Lambertin l'avait attirée avec force contre sa poitrine.

—Oui... vous m'aimez!... murmura-t-il; tu m'aimes et je t'appartiens corps et âme... Ecoute... où tu me diras d'aller j'irai... tout ce que tu me diras de faire, je le ferai... je suis à toi?... si tu veux être à moi je n'aurai pas d'autre volonté que la tienne, et jamais femme n'aura été aimée comme je t'aimerais!...

La jeune femme n'avait pas trop vivement résisté. Mais quand elle comprit qu'il allait se laisser emporter un peu trop loin, elle se reprit.

—Vous voyez, dit-elle sans cesser pourtant d'être souriante, voilà que vous abusez... Nous nous sommes laissés surprendre, vous et moi, et nous avons à causer de choses sérieuses; il ne faut pas l'oublier.

—Vous voulez que nous parlions du testament?

—Croyez-vous que ce ne soit pas intéressant pour moi?

—C'est vrai! mais après?

—Après, eh bien, nous verrons, ayez confiance en moi, et soyez assuré que je ne retire aucune de mes promesses.

—Ah! vous êtes bonne... toujours.

—A la bonne heure, asseyez-vous là, près de moi, et dites ce que vous savez. Le colonel m'a annoncé que vous apporteriez, ce soir, tous les documents relatifs à la succession Bonnet. Vous les avez?

—Les voici!

—Bien... Mais, vous savez, je suis ignorante en affaires, et il faut que vous m'expliquiez... Et d'abord, il y a un enfant reconnu?

—Oui.

—Et le Bonnet qui a disparu a fait un testament en sa faveur?

—Précisément!

—Vous l'avez apporté?

—Je n'ai pas apporté le testament, parce que c'est une pièce qui ne peut quitter l'étude, mais j'ai découvert les minutes et, en les parcourant, il vous sera facile de vous convaincre que tout a été prévu et réglé avec un soin minutieux, et que le jour où Bonnet sera mort, sa succession ira sans obstacle à l'héritier qu'il a désigné.

—Et cet héritier existe?

—On le dit.

—Le connaissez-vous?

—Il a habité Saint-Nicolas, mais depuis quelques années il a quitté le pays. Où est-il allé? On l'ignore. Mais on le retrouvera sans peine le jour où la succession sera ouverte.

La jeune femme parut réfléchir un moment.

A suivre

## Le Cinquantenaire de Paul de Kock

Nous croyons piquant de rapprocher le nom de Paul de Kock de ceux des fondateurs et des chefs du romantisme. Ils n'avaient ensemble rien de commun. Ils ne sympathisaient point. Dans des voies différentes, avec des talents inégaux, ils surent plaire aux contemporains et devinrent populaires.

Si grande, si universelle fut la célébrité de ce romancier qu'elle n'a pu totalement sembler dans l'indifférence. On n'achète plus guère les œuvres de Paul de Kock. Son souvenir subsiste. Il est légendaire, et, en quelque mesure, symbolique. Il évoque tout un genre, une façon particulière de concevoir la vie qui répondait exactement aux aspirations et aux mœurs d'une époque. Je me rappelle l'admiration que mon aïeul ressentait pour cet auteur. Il était marchand, il vendait de la dentelle. Quand il avait travaillé tout le jour à courir de la fabrique au magasin, et qu'il s'était épuisé sur ses registres et ses factures, il ouvrait le dernier livre de son conteur favori. Et les préoccupations et les fatigues qui le tourmentaient d'ordinaire étaient oubliées. Il s'amusait, le cher homme, des aventures et des culbutes de La Laitière de Montfemmel... Innocent plaisir!

Paul de Kock était d'origine hollandaise. Son père, banquier, ami du général Dumouriez, chargé par lui des fournitures de l'armée du Nord, enrichi dans ces opérations qui furent, en tout temps, fructueuses, promu au grade de colonel, avait eu l'imprudence de se rendre à Paris sous la Terreur. Il fut convaincu de modérantisme et périt sur l'échafaud. Sa femme, quelques mois plus tard, en 1794, mit au monde le petit garçon qui devait devenir l'orgueil et la gloire de Romainville.

La vocation de Paul de Kock ne tarda pas à s'affirmer. Il se nourrit, dès l'enfance, des ouvrages licencieux de Pigault-Lebrun et en exécuta des pastiches. On l'avait mis chez un agent de change. Celui-ci surprit entre ses mains l'ébauche d'un manuscrit: L'Enfant de ma Femme, et se montra scandalisé que son employé eût des vellétés littéraires, et composa un roman portant un titre aussi malhonnête. Il lui en fit l'aigre observation. Le jeune homme, offensé, lui tira sa révérence et se lança à la poursuite d'un éditeur. Il lut à sa mère, inquiète et désolée, les premiers feuillets de L'Enfant de ma Femme. Et l'excellente dame, quoi qu'elle eût mille raisons d'être triste, fut prise d'une inextinguible hilarité. Elle réunit ses dernières ressources. Ce n'était guère. Paul de Kock se fit imprimer. L'Enfant de ma Femme ne trouva pas d'acheteurs. Il se hâta de brocher un second volume, Georgette. Les libraires auxquels il le proposa lui répondirent:

—Attendez au moins que le précédent soit écoulé.

Alors, il se tourna vers le théâtre. Il fit jouer un mélodrame, Catherine de Courlande, qui obtint à l'Ambigu un succès étourdissant. Ses volumes éprouvèrent l'heureux contre-coup de ce triomphe. On les rechercha. On s'aperçut qu'ils étaient pleins d'agrément. En peu de mois l'auteur fut à la mode. Le père Barba, libraire avisé, à l'affût des réputations naissantes, vint le trouver.

—Vous avez quelquefois, lui dit-il, manifesté le désir de louer, dans les environs de Paris, une maison de campagne.

—A Romainville, Barba. Oui, tel est mon rêve.

Qu'on est heureux,

Qu'on est joyeux,

Franquille,

A Romainville!

Ces bois charmants,

Pour les amants,

Offrent mille agréments.

—Il est certain que là-bas, sous la verdure, aux côtés d'une jolie petite femme, vous travailleriez comme un ange.

—J'ai la petite femme, Barba. Ce que je n'ai pas, c'est la maison de cam-

pagne. Je dépense plus que je ne gagne. Un double loyer me ruinerait.

—Bah! Si je vous fais des rentes?

L'accord fut conclu. Un contrat signé, qui moyennait deux mille six cents francs par volume, assurait pendant dix ans, à Barba, la production intégrale de Paul de Kock.

—Allons! voilà ma fortune faite, songea l'éditeur.

—Allons! je vais être heureux à Romainville, s'écria le romancier.

Ils firent l'un et l'autre une excellente affaire. Barba inonda le monde des œuvres de Paul de Kock.

«Le jour où ils paraissent, dit Eugène de Mirecourt, il y a une émeute au Palais-Royal. Les cabriolets brûlent le pavé pour transporter l'ouvrage à travers la ville. L'affiche est collée sur les vitres des cabinets de lecture, qui prennent quelquefois jusqu'à dix exemplaires du même ouvrage et n'arrivent pas à contenter l'impatience du public.»

Cependant, Paul de Kock s'était installé sous ses chers ombrages. Et, dès lors, son existence fut immuablement réglée. Aussitôt que les lilas bourgeonnaient, il courait à Romainville. Son logis s'ouvrait aux camarades qui le venaient voir. Il ne désemplassait pas. On y mangeait bien. On y causait joyeusement. Le billet suivant peint la physionomie de ce toit hospitalier:

«Mon cher ami,

«Voulez-vous venir, samedi prochain, passer la journée avec nous à Romainville? Nous tâcherons de vous procurer quelques plaisirs. Venez de bonne heure, vous aurez le droit de tirer de l'eau au puits, d'arroser, d'arracher les mauvaises herbes, de racler les allées, et peut-être, même, vous permettra-t-on de cueillir des cerises en plein soleil... Hein? C'est gentil, tout cela? C'est pourquoi je compte sur vous.»

«CH.-PAUL DE KOCK.»

A la première gelée, il regagnait Paris. Il n'y logeait pas dans les quartiers aristocratiques dans le faubourg Saint-Germain, près de la noblesse, ou, près de la finance, dans la Chaussée d'Antin. Il avait eu la sagesse d'élire domicile parmi ses lecteurs habituels, sur le boulevard du Temple, à deux pas de l'Ambigu, et de se mêler aux petits commerçants, aux commis, aux gens du peuple, qui étaient, en somme, les héros ordinaires de ses récits. Il les comprenait. Il était compris d'eux. Il avait de la joie à les voir circuler par les rues, à observer leurs gestes, à noter leurs propos. Et, pour ne pas les contempler de trop haut, il s'était logé à l'entresol. Il travaillait contre sa fenêtre, assis dans un vaste fauteuil Voltaire, vêtu d'une robe de chambre à brandebourgs, coiffé d'un bonnet grec. Et les heures s'écoulaient, légères et rapides. Il a décrit en d'aimables pages son modeste appartement, les êtres et les choses qui défilaient sous ses yeux, les cinq cafés du voisinage, et les marchandes de quatre saisons dont le cri matinal le réveillait.

Ainsi se déroula la carrière de cet homme de lettres, qui avait l'apparence d'un parfait négociant, mais, sous sa toque de velours noir et sous son gilet à ramage, beaucoup d'esprit. Il n'est pas grand écrivain, ni bon écrivain. Ses livres sont lâchés de forme, diffus, encombrés de détails oiseux, affligés d'enfantillages; la lecture nous en semble languissante. Elle ravissait pourtant nos aïeux. On assure que le pape Grégoire XVI en faisait ses délices et qu'il demanda un jour à l'ambassadeur qui lui était dépêché par la France:

—Come sta il signor Paolo di Kock?

Le diplomate crut avoir mal entendu. Mais non. C'était de l'auteur de La Pucelle de Belleville que daignait s'informer le souverain pontife.

Il faut bien que le littérateur qui excitait pareil engouement eût quelque mérite. Son principal est d'avoir reflété l'état d'âme des Français de condition moyenne, qui ont toujours aimé la chanson, la farce et le vaudeville. Comme Eugène Labiche, il exalte et personifie la «gaieté bourgeoise.»

ADOLPHE BRISSON.